

Review

Reviewed Work(s): Malemort by Edouard Glissant

Review by: Roland Roudil

Source: *Esprit*, Nouvelle série, No. 452 (12) (DÉCEMBRE 1975), pp. 920-922

Published by: Editions Esprit

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24264515>

Accessed: 21-06-2020 16:34 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Editions Esprit* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Esprit*

rompues rythment dans ce journal de bord à la dérive des angoisses de navigateurs en baignoire ou des souvenirs fusillés de combattants amnésiques.

Il nous faut tendre l'oreille, aiguïser notre regard pour aborder ces pages où parfois fulgure un verbe grave et lucide, pour suivre ces pistes où se chevauchent des traces et des empreintes que l'auteur brouille à plaisir.

*Marionnette à plume*, Maurice Roche bouleverse les syntaxes, articule et désarticule un roman tout cousu de dictons absurdes, de comptines amères et de proverbes ravageurs. Il détruit ses propres exercices de style, pour tenter le diable ou le lecteur, en riant, c'est-à-dire en montrant les dents.

Christian AUDEJEAN.

Edouard GLISSANT : *Malemort* (Ed. du Seuil).

Après le beau style épique du *Quatrième Siècle* qui seul pouvait retrouver à travers les grands moments du passé martiniquais (le débarquement des esclaves, la vente, le marronnage...) cette essentielle continuité historique qui permet l'identification de l'être par lui-même, c'est la chronique qui attire aujourd'hui Edouard Glissant avec ce livre étonnant qu'est *Malemort*.

*La lézarde* (Prix Renaudot 1958) invitait, par l'intermédiaire d'un messianisme certes un peu simpliste, à l'action directe. Un langage proprement martiniquais naissait de cette prise de possession de l'île qui correspondait à la prise de conscience des insulaires. Glissant allait trop loin : ce livre militant ne pouvait agir sur une réalité beaucoup plus obscure en fait qu'il ne le croyait peut-être. Les choses n'étaient pas si simples, et avec *Le Quatrième Siècle* (1964) il substituait aux armes de Thaël, le révolutionnaire, l'« action culturelle en profondeur » qui devait mener à la prise de conscience authentique par les Martiniquais de leur propre aliénation. Pour lutter contre le trauma de la discontinuité historique, Glissant, dans *Le Quatrième Siècle*, faisait participer Mathieu Béluse aux séances de Papa Longoué, le descendant du premier marron, qui lui confiait la généalogie de cette grande famille de révoltés qui toujours refusèrent de se soumettre à l'autorité du Blanc.

Qu'est devenu, dans le dernier roman de Glissant, l'espoir vivifiant de ces deux premiers livres, où l'« africanité » était dépassée par l'« antillanité » ? Le cri de l'auteur se fait ici désespéré : le Martiniquais qui connaît son passé (et son aliénation), il va peut-être mourir, peut-être n'existe-t-il plus déjà. Sa mémoire est courte, « la vision de ceux qui sans fin tombent et se relèvent fusillés » lui échappe : cette étonnante vision

que rapportent vingt pages sans ponctuation et où défilent les victimes de cent quatre-vingts ans d'oppression serait seule susceptible d'apprendre au Martiniquais que depuis le Traité, il a toujours été un esclave, un massacré ; qu'on a fait de lui jadis une bête, qu'on fait de lui aujourd'hui un être traqué, plus apeuré par lui-même et par sa couleur de peau que par le Béké Blanc oppresseur : absence totale de révolte, ou révolte mal investie qui se tourne volontiers contre soi-même au lieu de se tourner vers l'autre auquel il faut ressembler coûte que coûte, c'est bien cela, la « malemort », cette colonisation réussie, extrêmement raffinée hélas ! qui condamne le Martiniquais à se nier en tant que martiniquais, qui parvient habilement à le convaincre de la nécessité de la « lactification » (pour reprendre le terme de Fanon).

« L'opresseur ne serait pas si fort s'il n'avait des complices parmi les opprimés eux-mêmes », écrit Simone de Beauvoir. C'est ce complice, cette partie de lui-même, que Silacier se charge de vaincre avec son coutelas à la fin du roman, c'est ce complice qui pousse les Martiniquais à s'entretuer... « Toujours un nègre pour asservir ou massacrer un nègre », dit douloureusement Glissant, car ce nègre a été convaincu de son infériorité, donc il « est » inférieur : le raciste à cœur joie utilisant la conséquence comme cause, s'en servira d'argument : « Voyez comme ils sont sauvages, ces gens-là. »

A moins, bien entendu, qu'il ne s'exclame joyeusement : « Comme ils sont jeunes, toujours des enfants ! » Et c'est bien contre cette représentation occidentale de l'Antillais que s'élève Glissant. Même si sa voix clame une réalité à peine supportable (du truquage des élections au massacre impitoyable de la nature insulaire, des noirs « blanchis » aux noirs aveuglés, éblouis par les courses automobiles, de la toute-puissance de la S.O.M.I.V.A.G. qui casse toute initiative proprement martiniquaise, à la toute-puissance du tracteur qui, déracinant les « trois ébéniers », déracine du même coup le passé inscrit dans la terre), même si une ironie souvent fort amère cache une immense détresse, on sait gré à Glissant de nous rapporter une image authentique parce que « vécue » de l'île antillaise — que les lecteurs de revues touristiques, que les gens en délégation « là-bas » et que la plupart d'entre nous feraient bien de prendre en considération. Mais n'oublions pas que le livre s'adresse en premier lieu au Martiniquais lui-même...

Toute cette tentative de désaliénation des consciences s'inscrit dans une vaste recherche d'un langage spécifique : et c'est là que la tentative de Glissant se métamorphose en un acte poétique véritable où les mots (ceux du conte oral, du monologue intérieur) non seulement rapportent, dans une phrase aux mouvements créolisants, une réalité mouvante et complexe (derrière l'immobilité et la simplicité apparente), mais aussi, devant le présent donné, ils agissent sur lui à la manière d'un fleuve dont l'érosion fait découvrir des richesses souterraines.

Le langage, tout en étant descriptif, devient dès lors démiurgique, se découvre soudain le pouvoir de faire « avancer » les consciences, suit non seulement l'évolution d'un processus en cours, mais en marque aussi le terme : ce qui n'est pas nommé ne profite pas, l'accession au nom est signe de connaissance ; la véritable terre martiniquaise naîtra de l'action d'un tel langage qui — à l'échelle du roman — narre moins un fait objectif que ce qu'il investit : une conscience ou un inconscient collectifs.

C'est assurément dans cette utilisation du langage qu'Edouard Glissant est poète ; mais que cela ne fasse pas oublier les messages du romancier et en particulier ce concept d'« antillanité », forgé par Glissant lui-même et qui permet l'espoir d'un vrai futur martiniquais, où, préférant se tourner vers les Caraïbes voisines que vers le « Centre » distant de sept mille kilomètres, la Martinique parviendra enfin à montrer au monde son véritable visage.

Roland ROUDIL.

Claude SIMON : *Leçon de choses* (Editions de Minuit).

« Comment savoir, comment savoir ? » Cette interrogation du narrateur de *La route des Flandres*, reprise sur le ton plus pressant encore du « comment était-ce ? » du *Palace*, est probablement au cœur de la création simonienne, de sa nécessité. Partant de cette remarque de Serge Doubrovski, ne devient-il pas évident, aujourd'hui, que cette tension ayant augmenté, étant devenue plus angoissée, l'auteur pareil au scinque des sables qui, parvenu à la surface de la dune glisse et se trouve aspiré à nouveau, inexorablement, jusqu'au centre fluide de la masse, a dû éprouver le besoin, soudain, de ce retour à l'élémentaire, à l'illusion du chiffre Un ? D'où très certainement ce titre, parodique avec une infinie discrétion, repris de la Librairie Générale de l'Enseignement ; titre bouleversant pour quiconque veut lire et s'ingénier à la tragédie d'écrire : *Leçon de choses*.

On le sait, l'ordre du monde est pour Claude Simon un ordre dispersé. Irrémédiablement. Effroyablement. Tentant de « restituer » les morceaux du gigantesque corpus éclaté, il nous propose cette fois à partir du gravat, du plâtre et de la poussière, en un mot : de la vision d'une pièce délabrée ou à l'abandon — et selon sa manière analogique, déductive de proche en proche, associative, obsessionnelle et rémanente, une sorte d'invention à plusieurs voix — voix au reste pouvant être indéfiniment multipliées dans la bousculade du temps, des temps. Cela procède dans la cacophonie la plus savante qui est aussi la suggestion la mieux maîtrisée : admirable travail d'irréprochable ouvrier, substitut d'un Dieu qui aurait laissé notre univers en plan.

Ainsi, à partir d'un *générique* descriptif, qui est la salle en